**LIBERATION**

**POLITIQUE**

**A la suite des attentats de 2015, des atteintes psychiques massives**

Pour la première fois, Santé Publique France publie une série d'études sur les suites traumatiques des attentats de Paris.

par [E F](https://www.liberation.fr/auteur/eric-favereau/)

publié le 13 novembre 2018 à 6h19

C’était une urgence: au-delà des blessures physiques, immédiates et bien comptabilisables, il y avait nécessité à mesurer l’impact général des attentats de 2015 en France en matière de santé publique. Car concernant les troubles psychiques post-attentat, tout ou presque est à découvrir. D’où le grand intérêt de ce numéro spécial du BEH (bulletin épidémiologique hebdomadaire) de l’agence santé Publique France, rendu public ce matin. Six études sur le sujet s’y côtoient.

D'abord, ils apportent une confirmation des atteintes psychologiques, qui sont massives, étendues, et peuvent durer dans le temps. L'enquête épidémiologique Impacts le montre clairement: celle-ci s'était donnée comme objectif d'évaluer *«l'impact psychotraumatique de ces attentats chez les personnes exposées et chez celles impliquées dans la prise en charge des victimes et le rétablissement de l'ordre public».* Elle s'est déroulée en deux temps, 6 et 18 mois après les événements. Deux groupes ont été étudiés. Le premier comprenait *«les personnes issues de la population civile ayant été exposées aux attentats»,* le deuxième des intervenants impliqués dans la réponse aux attentats. Pour ce faire, des psychologues se sont entretenus avec 190 civils et 232 intervenants (forces de l'ordre et de secours, secours médico-psychologiques, pompiers et personnels associatifs).

Chiffres impressionnants: *«Parmi la population civile, 18 % des personnes ont présenté un état post-traumatique, 20 % ont eu des troubles dépressifs ou anxieux. Et 25 % ont consulté un médecin pour un problème de santé somatique qu'elles considéraient comme lié aux événements.»* Or face à ces conséquences multiples, seulement un peu plus de la moitié des personnes exposées a pu bénéficier d'une prise en charge médico-psychologique ou d'un soutien psychologique. *«Parmi les intervenants, 3 % ont présenté un état post-traumatique et 14 % au moins ont eu un trouble anxieux.»* Ce qui n'est pas négligeable. Et là aussi, la moitié d'entre eux a reçu un soutien psychologique suite aux attentats.

Plus concret encore, on a mesuré l'impact sur les consommations d'alcool, de tabac et de cannabis et sur l'automédication. Là aussi, le résultat est spectaculaire: *«Parmi les intervenants, 10 % ont augmenté leur consommation d'alcool, de tabac ou de cannabis.»* Cette proportion variant selon le degré d'exposition aux attentats. *«En population civile, 22 % des personnes ont augmenté leur consommation d'alcool, de tabac ou de cannabis. La proportion variant logiquement selon le degré d'exposition: 29 % chez les personnes directement menacées, 19 % chez les témoins sur les lieux, 8 % chez les témoins à proximité et 36 % chez les endeuillés/proches exclusifs.»*

Dans une tout autre optique, des chercheurs ont ausculté les conséquences de la forte couverture médiatique des attentats de novembre 2015 à Paris (Bataclan, terrasses des cafés et Stade de France). Cette étude a cherché à examiner*«la relation entre l'exposition médiatique liée aux événements (temps passé à regarder les événements à la télévision ou sur Internet sur une période de trois jours suivant les attentats) et la déclaration de symptômes de stress post-traumatique»*. En juin 2016, 1 760 personnes ont répondu à l'enquête par le biais d'un questionnaire internet. Le lien est clair. Et sans surprise: *«Les résultats ont montré une association réelle entre le temps passé à visualiser des images liées aux attaques et la présence de symptômes de stress post-traumatique, après ajustement sur les caractéristiques sociodémographiques, l'exposition directe aux événements et des facteurs de vulnérabilité individuelle (antécédents d'événements traumatisants, de troubles psychologiques et d'événements de vie négatifs).»*

**«Le soutien social est l’un des principaux facteurs protecteurs»**

Au final, que déduire de ce numéro spécial? Un rappel:*«*Le vécu de tels événements extrêmes est associé à des troubles psychiques et physiques qui peuvent persister durablement», insiste dans un éditorial Lise Eilin Stene du Norwegian Centre for Violence and Traumatic Stress Studies (NKVTS), une des chercheuses pionnières en ce domaine. Elle note encore:*«Il est essentiel de bien comprendre les interactions entre les réactions de l'individu et celles de son entourage. En effet, le soutien social est l'un des principaux facteurs protecteurs contre la survenue d'un état de stress post-traumatique (ESPT) et d'autres troubles psychologiques après le vécu d'un événement potentiellement traumatique.»* Et d'ajouter: *«Il faut également progresser dans la connaissance des conséquences des attentats terroristes sur la population générale, car ils affectent non seulement les personnes directement exposées, mais aussi leur entourage et, plus généralement, l'ensemble de la société. Ceci a été mis en évidence dans les premières semaines suivant les attentats du 22 juillet 2011 en Norvège, avec une hausse significative de plusieurs pathologies comme les infarctus du myocarde, les suicides et les hospitalisations pour psychose dans la population norvégienne.»*

En France, toutefois, rien de similaire. Aucune augmentation statistiquement significative des hospitalisations pour maladies cardiovasculaires n’a été observée dans la population générale suite aux attentats de 2015 et 2016.

**Macron aux sinistrés de l'Aude: «La République, c'est vous»**

Tout en promettant une aide «rapide» aux villages dévastés par les crues, le chef de l'Etat a érigé en modèle national la solidarité qui s'y est exprimée.

par [A A](https://www.liberation.fr/auteur/alain-auffray/), publié le 22 octobre 2018 à 19h41

Une semaine après le déluge qui a tué 14 personnes et ravagé près d’une centaine de villages, Emmanuel Macron est allé ce lundi dans l’Aude à la rencontre des sinistrés et des élus locaux. A Villalier, l’une des communes les plus touchées par les crues, au nord-est de Carcassonne, il a longuement échangé à huis clos avec les familles des victimes, puis avec les habitants traumatisés.

*«Vous avez été courageux»*, *«l'Etat sera là»*, *«ça va aller vite»,* a-t-il garanti, multipliant les promesses et les gestes de compassion, comme il l'avait fait le mois dernier dans l'île de Saint-Martin, dévastée par l'ouragan Irma. Accompagné de son ministre de l'Intérieur Christophe Castaner, du secrétaire d'Etat en charge des Collectivités territoriales Sébastien Lecornu et du président de la Fédération française des assurances Bernard Spitz, le chef de l'Etat a insisté sur la *«rapidité»* et la *«simplicité»* des réponses de l'Etat. Au total, les assureurs ont déjà enregistré près de 16 000 déclarations de sinistres pour un *«coût final des dommages assurés estimé à 200 millions d'euros»*. Lors d'une allocution à Trèbes, Macron a détaillé plusieurs mesures d'urgence pour assister les victimes. Il a également annoncé que le préfet de l'Aude disposerait d'un fonds de roulement de 80 millions d'euros pour l'aide aux communes.

**«Ville debout»**

Mais il a surtout tenu à célébrer *«le courage»* de Trèbes, *«ville debout»*, déjà *«mordue par le destin»* lors de l'attaque jihadiste de mars 2018. Comme il s'apprête à le faire du 5 au 11 novembre prochain dans le cadre de son «itinérance» sur le front de la Grande Guerre, dans le Grand-Est et les Hauts-de-France, le chef de l'Etat a exalté la République, sa capacité de résilience et *«la solidarité exceptionnelle»* des citoyens dans l'adversité. *«Trèbes, c'est une ville de la République. Et la République, c'est vous»*, a lancé lundi le président devant les secouristes engagés dans les opérations de sauvetage. Comme en écho à la déjà légendaire exclamation de Jean-Luc Mélenchon – «La République, c'est moi!» – lancée aux policiers qui le perquisitionnaient.

*«On est fort partout en France et parfois on l'oublie»*, a ajouté Macron au cours d'un échange avec la population. Variante valorisante et surtout plus consensuelle de la remarque qu'il avait adressée début octobre à des retraités de Colombey-les-Deux-Eglises sur cette France qui *«se tiendrait autrement»* si elle voulait bien se plaindre un peu moins.

**2018, année damnée en Allemagne**

par [J L](https://www.liberation.fr/auteur/johanna-luyssen/), correspondante à Berlin, publié le 30 décembre 2018 à 16h59

Départ annoncé d’Angela Merkel, gouvernement toussotant, défaite historique de la Mannschaft au Mondial, expulsion violente de zadistes en forêt de Hambach, violences racistes à Chemnitz, fin du charbon, hostilité de Trump, AfD en force… Retour sur une année agitée outre-Rhin.

**Angela Merkel, vers l’éclipse**

Contestée, défiée, conspuée… Libérée, délivrée, soulagée? 2018 aura été une année tourmentée pour la chancelière allemande. Le 14 mars, elle était élue à ce poste pour la quatrième fois. Le 29 octobre, elle annonçait son départ de la présidence de la CDU, ainsi que la fin de sa carrière politique sitôt son mandat de chancelière terminé, en 2021. Enfin, si tout va bien d’ici là. Car tout ne va pas pour le mieux. 2018 est sans conteste pour Angela Merkel l’année du crépuscule, du lent effacement.

Elle avait commencé péniblement avec, [dans le sillage des décevantes élections de septembre 2017](https://www.liberation.fr/planete/2017/09/25/l-allemagne-en-pleine-crise-d-identitaires_1598895/), la constitution poussive d'un gouvernement de coalition avec les sociaux-démocrates. Sollicité sur le tard, le SPD a décidé de soumettre son accord à plusieurs conditions. Il a fallu d'abord convaincre les délégués du parti. Ces derniers ont fini par dire oui à une nouvelle «Groko», nom donné à l'alliance de l'Union démocrate chrétienne (CDU/CSU) et du Parti social démocrate (SPD). Un «ja», donc, mais du bout des lèvres.

Ensuite, les 464 000 membres du parti furent invités à se prononcer. Une fois leur accord arraché, le contrat de coalition a été signé le 12 mars.

Pas de quoi sabrer le champagne en effet: cette Groko de la dernière chance était surtout censée sauver l'Allemagne du chaos – et du ridicule – après le capotage retentissant [de la coalition dite de la «Jamaïque»](https://www.liberation.fr/planete/2017/09/24/allemagne-une-coalition-sur-la-route-de-la-jamaique_1598636/) en novembre 2017, réunissant libéraux, conservateurs et Verts. Ce pataquès politique, inhabituel en Allemagne, avait laissé le pays sans nouveau gouvernement pendant de longs mois.

Et la chancelière? A peine le gouvernement formé, elle essuyait les attaques répétées de son meilleur ennemi Horst Seehofer. Patron de la CSU, allié bavarois de la CDU, ce ministre de l'Intérieur «tolérance zéro», grand contempteur de la politique migratoire de la chancelière, n'a cessé de lui tenir tête. Il faut dire que Seehofer, [en pleine campagne électorale pour les élections en Bavière du 14 octobre](https://www.liberation.fr/planete/2018/10/15/baviere-pour-les-partis-historiques-la-menace-d-une-mise-en-biere_1685570/), avait à cœur de récupérer les électeurs CSU partis vers l'AfD.

Désaccords politiques majeurs avec la chancelière, échéance électorale imminente avec perte d'électeurs au profit de l'extrême droite, délitement généralisé des partis traditionnels, parfum de dégagisme… Non seulement la situation politique allemande était dangereuse pour la CDU-CSU, mais en plus, Seehofer nourrissait depuis des années de vieilles rancœurs contre la chancelière – ce briscard de 69 ans lâchant même, au plus fort de la crise, un très puéril *«Je ne veux plus travailler avec cette femme».* Tous les ingrédients d'une crise politique majeure étaient réunis. Elle éclatera au début de l'été, à propos de la politique migratoire allemande. Seehofer allume alors les braises en annonçant la mise en place d'un «Masterplan» – qui prévoit notamment de refouler à la frontière tout demandeur d'asile enregistré dans un autre pays de l'UE. Devant le refus de Merkel (qui craignait un effet domino en Europe), il menace de le faire sans son accord. Face à cette provocation, une de plus, la chancelière n'a pas pris le risque de limoger son ministre – afin de protéger cette fragile coalition. C'est alors que «Crazy Horst» menace de démissionner, dans une pantalonnade bavaroise qui aura duré quelques jours.

Finalement, [la coalition a accouché d'un accord sur la politique migratoire](https://www.liberation.fr/planete/2018/07/06/allemagne-accord-des-trois-partis-de-la-coalition-sur-l-accueil-des-migrants_1664631/). Si Merkel a adroitement sauvé son gouvernement, ce texte reste un camouflet à l'égard de celle qu'on surnomma autrefois la «chancelière des réfugiés». *«Wir schaffen das»*, *«nous y arriverons»*: en 2018, Merkel a payé très cher ces mots de 2015. L'AfD en a fait son principal fonds de commerce. Avec succès: [depuis les élections en Hesse du 28 octobre](https://www.liberation.fr/planete/2018/10/28/vote-sanction-pour-la-grande-coalition-de-merkel-en-hesse_1688408/), le parti d'extrême droite est représenté dans les 16 Länder du pays.

Autre retour de bâton: l'écologie. La *wannabe* «chancelière du climat», qui a notoirement fait sortir l'Allemagne du nucléaire en 2011, ne sera pas celle de la transition énergétique. Une date officielle de sortie de charbon devait être annoncée lors de la COP24 en décembre, mais elle a été reportée à février. Les débats entre environnementalistes et régions productrices de charbon sont âpres – 35% de l'électricité du pays provient toujours de cette énergie fossile. Certes, la dernière houillère d'Allemagne vient de fermer, mais le pays exploite toujours du lignite, charbon très polluant qui représente environ 20 000 emplois.

Et c'est justement une mine de lignite à ciel ouvert, exploitée par le géant de l'énergie RWE, qui grignote la forêt millénaire de Hambach, près de Cologne. Vieille de douze mille ans, elle abrite 140 espèces protégées. Occupée depuis 2012 par des zadistes, [elle fut largement évacuée en septembre dernier](https://www.liberation.fr/planete/2018/09/18/en-allemagne-des-zadistes-vires-de-la-foret-de-hambach_1679664/). En octobre, l'association de protection de l'environnement Bund a fini par obtenir un sursis – un recours sera examiné en 2020. C'est un soulagement pour les écologistes. Mais aujourd'hui, il ne reste plus que 200 hectares sur les 4 000 que comptait la forêt.

Et l'Europe? Angela Merkel pourrait, en digne successeure d'Helmut Kohl, en faire son héritage politique. Mais ces derniers temps, elle semble surtout être le témoin impuissant d'un continent qui se disloque. Quant au fameux «couple franco-allemand», il est très uni sur le papier – on l'a vu notamment lors des [commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale](https://www.liberation.fr/planete/2018/11/09/en-allemagne-une-date-taboue-recouverte-par-la-seconde-guerre-mondiale_1691168/). Mais dans les faits, ça ronronne. Les propositions de Macron, formulées à la Sorbonne à l'automne 2017, n'ont pas rencontré l'écho espéré par l'Elysée – [notamment sur la réforme de la zone euro](https://www.liberation.fr/planete/2018/03/05/a-berlin-la-coalition-maintient-le-flou-sur-l-ue_1634064/).

*«L'Allemagne est plus focalisée sur ses problèmes de politique intérieure et de société que sur les grands enjeux européens, lesquels divisent les partis au pouvoir. Il n'y a pas, à l'heure actuelle en Allemagne, de majorité́ favorable à des réformes européennes de grande ampleur. Faute de consensus interne, Berlin ne sera donc pas en mesure de jouer dans les mois à venir, avec la France, un rôle de moteur de la construction européenne»,* résumait en septembre le secrétaire général du comité d'études des relations franco-allemandes à l'Institut français des relations internationales, Hans Stark (1).

La politique intérieure allemande a en effet de quoi inquiéter Angela Merkel. Les déceptions électorales se sont accumulées pour son parti – [la CDU a récolté 27% des voix lors des élections régionales en Hesse, soit 11 points de moins qu'en 2013](https://www.liberation.fr/planete/2018/10/28/vote-sanction-pour-la-grande-coalition-de-merkel-en-hesse_1688408/). Face au désastre, il a fallu agir. Le 29 octobre, lors d'une conférence de presse, la chancelière annonce quitter la tête de la CDU. Elle qui dirigeait ce parti depuis dix-huit ans estime qu'il est temps *«d'ouvrir un nouveau chapitre».* Elle entend bien rester chancelière jusqu'au terme de son mandat, en 2021. Mais c'est tout. Elle annonce également qu'elle quittera la vie politique une fois son mandat achevé.

Depuis cette annonce, venue clore une si pénible année politique, la chancelière semble plus légère. Elle a fait ses adieux à la présidence du parti le 7 décembre, lors du 31econgrès de la CDU à Hambourg, sa ville de naissance. Dans une atmosphère surchauffée, des pancartes se sont élevées lors de son dernier discours, afin de la remercier d'un *«Danke Chefin»*:*«Merci cheffe.»*

Angela Merkel semblait touchée. A Hambourg, on a vu son regard se troubler, et puis elle s'est reprise, a salué, remercié, puis fait ses adieux dans son style habituel, sans afféterie. Sa successeure désignée, Annegret Kramp-Karrenbauer, a été élue ce jour-là face à deux rivaux : [l'ultraconservateur ministre de la Santé, Jens Spahn, et l'ultralibéral Friedrich Merz](https://www.liberation.fr/planete/2018/12/06/allemagne-prise-de-tete-au-congres-de-la-cdu_1696442/).

**CULTURE**

**La référence à Maurras retirée du livre des commémorations nationales**

Le ministère de la Culture va retirer le nom de l’auteur antisémite du livre des célébrations nationales pour 2018 à la suite des protestations d’associations antiracistes.

par [AFP](https://www.liberation.fr/auteur/afp/), publié le 28 janvier 2018 à 10h33

Le ministère de la Culture va retirer la référence à l’écrivain d’extrême droite Charles Maurras dans le livre des commémorations nationales 2018 à la suite des protestations d’associations antiracistes, a annoncé la ministre Françoise Nyssen ce dimanche dans un communiqué.

Pour «*lever l'ambiguïté*» sur *«des malentendus qui sont de nature à diviser la société française*», la ministre a demandé le rappel du Livre des commémorations nationales 2018 et sa réimpression «*après retrait de la référence à Maurras*», indique-t-elle dans un communiqué.

Le «Monsieur antiracisme» du gouvernement, Frédéric Potier, avait demandé samedi le retrait de Charles Maurras de ce recueil, rejoint par SOS Racisme et la Ligue internationale de lutte contre le racisme et l’antisémitisme (Licra).

[Après Céline en 2011](https://www.liberation.fr/culture/2011/01/22/celine-aux-oubliettes_709168/), que Frédéric Mitterrand [avait renoncé à célébrer après l'indignation de Serge Klarsfeld](https://www.liberation.fr/livres/2011/01/20/frederic-mitterrand-doit-renoncer-a-jeter-des-fleurs-sur-la-memoire-de-celine_708794/), c'est la deuxième fois ces dernières années que le ministère retire un auteur de ce recueil après une polémique.

La ministre a également indiqué qu'elle recevrait «*très prochainement*» les membres du Haut-comité qui a rédigé le recueil *«afin de questionner, ensemble, la pertinence de cette démarche mémorielle conduite au nom de l'Etat par des experts*». Présidé par l'Académicienne Danièle Sallenave, ce comité est composé entre autres des historiens Pascal Ory, Jean-Noël Jeanneney et Claude Gauvard. «*Le travail et l'expertise des membres du Haut-comité ne sont évidemment pas en cause*», affirme la ministre dans son communiqué.

**Ivo van Hove, autant en emporte le temps**

Le metteur en scène néerlandais adapte avec élégance un drame psychologique contaminé de secrets de famille de Louis Couperus, auteur méconnu en France, qui se déroule sur plusieurs générations. Une beauté classique qui peut laisser de marbre.

par [E B](https://www.liberation.fr/auteur/eve-beauvallet/), publié le 16 juillet 2018 à 11h49

Serge Tisseron, grand psychanalyste aux talents de conteur, a des mots éloquents pour parler des fantômes qui reviennent hanter. D'un secret de famille, il dit qu'il *«ricoche»* de génération en génération, qu'il *«suinte»* par les embrasures des portes de la maison sans apparaître jamais tout à fait aux héritiers. Ainsi, sans même le savoir, cette jeune femme de 2018 se sentirait-elle dégoûtée par la nourriture à cause de l'inceste subi par sa grand-mère et caché depuis le début des années 1930. Ainsi, sur un plateau en plein air à Avignon, Lot et Elly ne parviennent pas à bien s'aimer, sans doute en raison, comprend-on très vite (bien trop vite), de la *«Chose»,* ce meurtre du grand-père par la grand-mère et l'amant de celle-ci, voici soixante ans, et qui fait peu à peu tomber le couperet :*«Il n'y a pas d'amour heureux dans la famille.»*

A notre connaissance, Serge Tisseron n'était pas dans les gradins avignonnais pour vérifier à quel point cette pièce intitulée *De Dingen die Voorbijgaan - les choses qui passent* dramatise, par anticipation, ses propres essais à des décennies d'écart. Mais peut-être était-il jusqu'à présent le seul en France à connaître l'existence de l'auteur néerlandais qu'est Louis Couperus (1863-1923) ? Le metteur en scène Ivo van Hove tente ici de le réhabiliter dans cette nouvelle production qui fait suite, à Avignon, aux *Damnés,* présenté en 2016 avec les acteurs de la Comédie française, une grosse berline théâtrale devant laquelle, à *Libération,* nous avions déjà un peu soupiré.

**Poison tchekhovien**

De retour avec le rutilant Toneelgroep d'Amsterdam (groupe d'acteurs exceptionnels avec lequel Julien Gosselin va travailler, vient-on d'apprendre), le voici donc débarquer avec *De Dingen,* drame psychanalytique publié en 1906 qui concentre tout le folklore mélancolique de l'époque : spleen fin de siècle, poison tchekhovien qui fait que l'on se sent né soit en avance, soit déjà trop tard… *«Dans notre famille, on ne vit pas, on a vécu.»* La phrase résonne comme une sentence. Et c'est sans doute cette dimension de «vie non vécue» qui intéresse davantage Ivo van Hove que la révélation du secret familial en lui-même. Elle l'invite à se focaliser sur l'écoulement venimeux des ans. A souligner à quel point tous les personnages engoncés dans la société orthodoxale de La Haye assènent l'âge des autres comme une litanie : Lot, déjà 38 ans, Lietje, déjà 60 ans alors que c'est une femme *«faite pour l'amour»,* la grand-mère Ottilie, 97 ans, dont soixante à porter *«le châtiment de ne pas avoir été châtiée»,* etc. Le venin familial semble avoir déformé les temporalités. Elles durent trop longtemps ou pas assez. Certainement, beaucoup ici sont *«de ces gens qui ne devraient pas devenir vieux».* Et s'il est un vrai sujet de tragédie dans *De Dingen,*c'est bien la tragédie de ne jamais être en phase avec son âge, coincé dans la mauvaise temporalité, celle du traumatisme par exemple pour l'oncle – qui, enfant, compris qu'un crime eut lieu mais le tut. Etre en état de stagnation, comme une eau morte, coincé dans une impuissance à saisir le moment, handicap présenté par Couperus comme une *«morbidité du Nord»*.

**Poupées évidées**

Il y a un didactisme dans ce texte, auquel Ivo van Hove ne peut rien – en dehors du fait de l’avoir choisi pour tourner dans le monde entier. Mais sur le terrain évoqué plus haut, celui donc de la plasticité des durées, il a joliment composé. En concevant d’abord une sorte de salle de bal aux allures de purgatoire, des limbes dans lesquelles certains se débattent encore, comme la jeune Elly, tandis que tout, autour, s’affaisse (les corps, le désir, les espoirs). Aussi, la collaboration avec le chorégraphe Koen Augustijnen n’est visiblement pas pour rien dans ce qui brille dans cette composition. Si l’on considère en tout cas la place que prennent les déplacements appesantis des corps, lourds dans leurs costumes – des costumes d’époque certes, mais en monochrome noir irréel sur fond blanc. Tous ces vieux décrépis ne sont déjà plus des personnages, mais plutôt des idées, en tout cas des figures, poupées évidées et contrites naviguant dans une autre dimension du temps. La grand-mère Ottilie plus que les autres, vieille criminelle comme empaillée en bord de plateau, vidée de son sang dans un statisme grimaçant. Elle est inoubliable dans cette mise en scène en forme de vanité qui, comme toujours chez Ivo van Hove, ne ménage pas ses effets scénographiques ni les prouesses du jeu d’acteurs.

Voilà pour quelques détails. Pour le reste, disons le sentiment général, prenons l'image de l'horloge suisse, puisque la scénographie de *De Dingen* y invite, avec ce grand tic-tac musical posé au centre du plateau. On note donc un virage formel et chorégraphique chez Ivo van Hove. Mais il ne suffit pas à atténuer l'impression que l'on traverse *De Dinge* comme on parcourerait un musée international d'horlogerie. En restant bien derrière les vitrines et sans trop oser toucher, avec un mélange de lassitude coupable et d'admiration devant le savoir-faire artisanal hérité de tant d'années, la reluisante mécanique, la façon dont les pièces s'emboîtent en toute majesté pour capter, décompter, maîtriser le passage du temps. Ce nouveau bijou du fabricant néerlandais à Avignon fait un peu l'effet d'une montre Omega, moderne, sportive, élégante. L'accueillir un peu froidement, ce serait presque faire la moue devant une luxueuse joaillerie. Reste qu'on a ici quelquefois regardé la montre, cette fois celle en toc, à notre poignet. C'est qu'on a finalement ressenti devant tant de beauté académique ce qu'éprouve à peu près le personnage de Lot devant sa femme Elly: il en admire l'intelligence mais constate, un peu navré, un déficit de passion.

**Milo Rau reprend le théâtre à zéro**

Le metteur en scène suisse a réuni quatre acteurs professionnels et deux amateurs dans sa pièce «La Reprise, Histoire(s) du théâtre», inspirée d'un sordide crime homophobe. Dépourvue de tout sensationnalisme, cette poignante tragédie est une magistrale démonstration de ce que peut le théâtre.

par [E F-D](https://www.liberation.fr/auteur/elisabeth-franck-dumas/), publié le 9 juillet 2018 à 18h35

C'est un bouleversant petit manifeste, qui brille par son économie. Il se déplie devant nous en exhibant toutes ses coutures, cela fait partie du projet, car *La Reprise, Histoire(s) du théâtre* est un spectacle sur tout ce que peut, et devrait faire, le théâtre, et comment il y parvient. Un projet résumé poétiquement par l'apparition, en quasi-préambule, du fantôme du père d'*Hamlet*, dont le monologue est déclamé en anglais avec une voix de stentor par le merveilleux Johan Leysen *(«un récit dont le moindre mot labourerait ton âme, glacerait ton jeune sang, ferait sortir de leurs sphères tes yeux comme deux étoiles»…).* Nous voici aux racines de la tragédie : le théâtre, c'est ce qui fait parler les morts, et c'est aussi ce qui est joué à leur attention.

En une heure quarante, Milo Rau et ses comédiens, quatre professionnels et deux amateurs, vont faire vivre l'idée, la questionner, offrant une démonstration radicale des potentialités de la performance, et de ce que le metteur en scène de 41 ans, qui vient de prendre la direction du NTGent, théâtre national belge de Gand, entend par *«l'acte fondamentalement solidaire»* à quoi il entend élever sa pratique. Ses *Histoire(s) du théâtre*, dont ceci est le premier volet, et dont le titre emprunte aux*Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard, se veulent une *«enquête performative à long terme sur la plus ancienne forme d'art de l'humanité»*.

**Banlieue, chômage et légèreté**

Après un long travail d'enquête, Milo Rau, avec l'aide de la troupe, a écrit le texte de *La Reprise*, qui est inspiré d'un épouvantable fait divers s'étant déroulé à Liège en 2012: le meurtre, un soir d'avril, d'un jeune homosexuel, Ihsane Jarfi, tabassé par un groupe de types qu'il ne connaissait pas, et laissé nu et agonisant sur le bord d'une route en lisière de forêt. L'histoire a été *«apportée»* à Milo Rau par l'un de ses compagnons de route, Sébastien Foucault, qui, alors qu'il était en congé, *«enfin, au chômage»*, a suivi le procès des assassins de manière obsessionnelle. Le chômage, la banlieue de Liège labourée par la crise économique, ses hauts fourneaux éteints, tout cela est le décor, sinon un personnage, de *La Reprise*. Mais le spectacle n'est pas une élucidation, plutôt une longue interrogation, où chaque partie, chaque question posée, par la pièce ou*in petto* par les spectateurs, viendra ajouter un étage à l'édifice impalpable se construisant entre les participants – public, comédiens, protagonistes du crime convoqués sur scène.

Tout s'engage pourtant avec légèreté: la grande silhouette de Johan Leysen entre en scène en se demandant comment entrer en scène (rires dans la salle) et à quel moment un acteur devient un personnage. Dans une pièce d'une telle densité, chaque mot compte, et a le pouvoir de revenir hanter le spectacle à un moment ou à un autre – ce mot-là compris. Le questionnement mène à la représentation du casting de la pièce, étape fondamentale de la création, d'autant plus que deux des postulants, les deux amateurs, ont été prélevés sur le terreau liégeois – ce qui donne déjà une idée de la manière dont Milo Rau envisage son travail. *«Aux moins deux des acteurs ne peuvent pas être des acteurs professionnels»*, claironnait sa déclaration de principe *Manifeste de Gand*, publiée à son arrivée au TNGent en mai 2018.

A quelles fins, cette proposition-là? On le comprend dès lors que ces amateurs se mettent à parler. L'un d'eux, Fabian Leenders, a été maçon à Liège pendant treize ans, puis se retrouvant au chômage, a suivi une formation de magasinier – *«mais j'ai l'impression qu'à Liège tout le monde a son brevet cariste»*. Mèche dans les yeux, silhouette trapue, gestes empruntés, il jouera l'un des assassins, est allé jusqu'à le rencontrer en prison, et s'étonnera qu'ils aient connu, en tout cas jusqu'au jour fatidique, quasiment le même parcours. Il y a aussi Suzy Cocco, qui améliore sa petite retraite en promenant des chiens, et incarnera la mère d'Ihsane Jarfi avec une discrétion lasse et poignante. Et puis il y a un professionnel, Tom Adjibi, déjà marquant dans son rôle de médecin dans *Deux jours et une nuit* des frères Dardenne, Français d'origine béninoise à qui l'on propose toujours de *«jouer des origines, pas des personnages»* et qui incarnera la victime. Les frères Dardenne reviennent comme un *running-gag* au long de la pièce, leurs films étant, semble-t-il, le seul horizon professionnel offert à des aspirants comédiens du coin.

Dans un interrogatoire à la tonalité parfois très personnelle *(«as-tu déjà joué nu? as-tu déjà frappé quelqu'un sur scène?»)* leur est demandé à tous : pourquoi le théâtre ? *«Parce qu'il y a une liberté là-dedans»,* répond Fabian Leenders. C'est un bilan de compétence qui lui avait révélé qu'il avait *«un profil artistique»* (rires dans la salle, encore; gênants ceux-là). A la même question, Tom Adjibi offre une autre réponse, citant un texte de Wajdi Mouawad sur un acteur se pendant sur scène, et appelant donc une réaction des spectateurs. *«Sinon le personnage meurt. L'acteur meurt.»* Toutes ces phrases nous reviendront comme des boomerangs, chatouillant à divers moments les tréfonds de notre conscience.

**L'après tragédie**

S'engage ensuite le récit à proprement parler, qui n'est pas chronologique, et se déroule simultanément sur le plateau et sur un écran juste au-dessus. Y sont projetés le résultat du tournage, en direct, de ce qui se passe sous nos yeux, mais aussi d'un tournage antérieur, dont les scènes ressemblent à ce que nous voyons. Que retenir du déploiement du fait divers? D'abord que ce sont ses à-côtés, des moments de grande tendresse, qui émeuvent aux larmes et marquent, bien plus que la reconstitution du crime. Comme cette scène jouée par Johan Leysen et Suzy Cocco, tous deux nus, qui rejoue l'angoisse ressentie par la mère sans nouvelles de son fils, le soir de son anniversaire. Cet instant qui suit, où le père raconte avoir demandé si son fils était conscient lorsqu'il fut laissé à mourir sous la pluie. Et cette autre confession, jouée par Sébastien Foucault dans son propre rôle, lequel avoue penser sans cesse à Ihsane Jarfi, vouloir *«partager sa terreur»*, *«l'accompagner»*.

Quant à la «reprise» du crime, forcément inexacte puisque basée sur les déclarations et souvenirs des tueurs, ses éléments insoutenables, les coups, la nudité, l'humiliation, ont été en partie désamorcés par ce qui a précédé : ils en ont perdu non pas leur charge, mais tout sensationnalisme. Et de cette reconstitution, c'est donc surtout la durée, le trajet interminable de la voiture où Ihsane Jarfi fut embarqué et roué de coups, toutes ces occasions qu'ont eues les types de se réveiller du cauchemar dans lequel ils embarquaient leur victime, ces perches temporelles tendues au sursaut de conscience, qui frappent. On les attend en vain, contre toute logique. C'est à cet endroit, dans le décalage entre ce qui aurait pu, aurait dû se passer et ce qui n'a pas été, matière première de toute tragédie, que la pièce est poignante et extraordinairement réussie, mais aussi, dans la forme que Milo Rau lui a donnée, résolument contemporaine et politique.

Et si l'un de ces tueurs, se demande-t-on fugacement, par exemple le double de Fabian Leenders, avait croisé la route d'un metteur en scène de théâtre, lui aussi? Le destin de tous en aurait-il été changé? *La Reprise* est aussi le titre d'un essai de Soeren Kierkegaard évoqué par Milo Rau, où il est question de*«ressouvenir en avant»*. La patiente construction qui nous amène à ce genre de ressouvenir nous engage tous**–**ce à quoi nous renvoie aussi ce très beau numéro de danse unissant les personnages du bourreau et de la victime, et ces citations de la poétesse Wislawa Szymborska, décidément toujours si justes, tirées de *Theatre Impressions*, sur ce qui se passe *après* une tragédie, une fois la représentation terminée. Ils forment la réponse à une question formulée par Milo Rau et scandée par la pièce dans son ensemble: *«Pourquoi n'y a-t-il pas d'idée d'un collectif, d'une classe, d'une humanité avec un destin commun?»*

La Reprise, Histoire(s) du théâtre, au Gymnase du Lycée Aubanel jusqu'au 14 juillet, puis en tournée, notamment du 22 septembre au 5 octobre au théâtre des Amandiers à Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne et du 9 au 11 janvier 2019 au Lieu Unique à Nantes.